

IOC PHASE 1 : LE LAC SACRÉ

CHAPITRE PREMIER

Sol zéro

StreamLine 0x6654723e425f1

Je ne sais plus trop quoi poster ici, ce lieu est-il devenu aussi verrouillé que tout le paysage que fabriquent mes yeux.

Il est de plus en plus clair que je ne reste que pour maintenir la page D.

J'aime J'aime · Promouvoir · Partager

François D. aime ça.

François D. Tu es mûr pour aller voir le dernier Terry Gilliam, toi ! Zéro théorème.

Christian S. I know dude

Christian S. En fait j'ai plutôt l'impression d'avoir percé une membrane

topologique et de me retrouver à contempler l'Inside zéro, pas Under mais Inside.

C'est très Jung-y et ressemble à une vidéo qui déroule sans fins le même clip éculé.

Marc Zuckerberg – Facebook.

Audio

Manfred Mann's Earth Band - Davy's on the road again

<https://www.youtube.com/watch?v=bDjrFpt-wt0>

Je m'appelle Christian, je pense souvent que j'aurais préféré m'appeler 'Davy' comme le personnage de cette vieille chanson de route du Manfred Mann Earth Band, ma madeleine de Proust personnelle.

Et voilà, encore une tentative qui va avorter. De dépit je décolle les doigts du clavier pour aller me faire un café dans la salle de bains. Prendre une dosette de drogue noire, lever l'opercule de la cafetière, extraire l'ancienne dosette, la jeter dans la poubelle sous le lavabo, en insérer une nouvelle à la place, mettre le contact de la cafetière, refermer l'opercule et vérifier que le voyant orange clignote. Attendre le vert, appuyer sur le gros bouton.

Un rituel salvateur. Est-ce qu'il atténuait ou participait à la déroute du sensoriel face à ce constat de vide, cette perte d'équilibre suite à l'absence de gravité, plus aucun lieu où s'appuyer dans cet espace vide.

Cette radio me lasse, c'était d'une telle évidence, comment avais-je pu supporter tout cet échange pseudo scientifique sur les vagues scélérates.

D'un geste je presse le bouton off. Certainement le terme 'scélérates'. Je porte le café brûlant à mes lèvres tout en me réinstallant à mon poste de travail : le siège est mon lit, mon PC portable est posé sur une tablette d'étagère Ikea placée entre deux piles de cartons de déménagement qui contiennent des bouquins et des 33 tours. Il y en a deux rangées comme ça, juste en dessous de la partie mansardée de la chambre que maman me prête. Jusqu'à quand ?

Depuis bientôt dix mois, j'occupe cette chambre à l'étage de sa petite maison de retraitée en banlieue parisienne. Mon père est décédé il y a quelques années, elle vit seule, recluse. Au départ je ne pensais être là que pour six mois maximum, le temps d'un rebond. Mais je m'y suis perdu. Perdu dans cette banlieue populaire qui au début me faisait peur, une phobie certainement causée par toutes les histoires d'agression répétées à longueur de journée par ma chère maman, par sa porte en permanence fermée à double tour et ses projets de mettre des barrières partout. Perdu dans ma vie sentimentale qui ressemblait de plus en plus à un marécage parsemé de sables mouvants habités de femelles munies d'envies et d'appendices

précambriens, dont je ne comprenais pas à priori l'utilité en cet emplacement, en ce lieu ou dans cet ordre. Perdu dans la n+1^{ème} création d'une soi-disant startup des technologies de l'information qui refusait encore une fois de décoller. Si c'est dans les échecs que l'on se forge une expérience, je suis bardé de plusieurs combinaisons de super héros.

La dernière en date, Datwendo, je l'avais pourtant particulièrement travaillée : un concept très simple, un positionnement sur des technologies d'avenir – non seulement présentées comme telles par la plupart des analystes de marché reconnus, mais aussi des technologies qui occupaient déjà des parts de marché appréciables- et un modèle de marketing et de ventes dernier cri basé sur les places de marché, les réseaux sociaux et la génération Y. L'idée consistait à déployer dans le Cloud un ensemble de nœuds de services qui tissent leur propre toile d'araignée, un peu comme le fait le Web avec sa multitude de sites internet reliés par des serveurs DNS et des hyperliens. Mais dans le cas de Datwendo, une toile invisible aux humains, réservée aux seuls serveurs. Ce second web couvrant la planète entière permettait de fournir à tous les serveurs qui s'y connectaient un surplus de puissance sous forme des services ponctuels et performants : une sorte d'hyper net dans lequel les interactions, contrairement au web humain, durent quelques millièmes de secondes. Car autant il semble compliqué de munir l'homme d'extensions cyborg, le corps humain développe une forte tendance à les rejeter quitte à se laisser mourir, autant est-il simple d'apporter des 'cyber' extensions à un serveur connecté au réseau.

Bref je m'étais immergé dans le travail depuis bientôt deux ans, définissant le fonctionnel, l'architecture, assemblant les briques techniques, écrivant l'équivalent d'une encyclopédie en code c#, html, css, JavaScript. Et puis j'étais passé au registre des nécessaires rencontres business, des communications marketing, des déceptions, des encouragements.

Le temps se trainait, fainéant, et ... fuyait trop vite. Dans le courant de l'été de la première année j'avais cherché un comptable : il était temps de constituer une structure légale pour pouvoir vendre ce Service Cloud génial. Je postais une demande dans ce sens sur le réseau social professionnel LinkedIn. Curieusement, une de mes connaissances, perdue de vue depuis plus de dix ans, me renvoya le nom et le numéro de téléphone d'une personne correspondant à ma demande : la magie du réseau social. C'est ainsi que le projet commença à prendre corps...

Toute cette histoire me tourne fréquemment dans la tête avec une multitude d'autres préoccupations plus ou moins importantes que je n'arrive pas à pondérer avec la bonne priorité. Elles ne font que me passer sous les yeux et restent intangibles. Elles transforment mon esprit en un vaste tambour de machine à laver incapable d'essorer. Cela m'arrive fréquemment lorsque je suis installé à mon poste de travail. Et dans ces cas, pris de vertige, je laisse mon dos basculer en arrière sur le lit, pour prendre du recul. La position semi-allongée y est très favorable, les pieds sous mon bureau de carton et le reste du corps étendu sur le lit.

Là mon esprit s'élève au-dessus du maelstrom, il monte dans une immense caverne, surplombant un lac souterrain aux eaux claires mais verdâtres, lac dont un tourbillon occupe la majeure partie de la surface. Puis ma vision s'élève encore, traverse la roche calcaire de la caverne, opère une coupe en travers de la montagne dont je devine bientôt les flancs couverts d'une végétation rampante inextricable, grise marron et vert sombre, elle aussi. Je discerne clairement de multiples galeries dans lesquelles grondent des torrents. Plus bas jaillit une cascade. Je ne peux suivre le labyrinthe qui filtre son eau, devenue claire argent, dans la lumière. Mais à nouveau le sol s'éloigne dans une forte accélération, je monte dans le ciel, puis ressens le froid de l'espace. Tout est noir, la Terre apparaît comme une boueuse boule de glaise roulée dans la neige molle d'un immense nuage de particules solaires qui caressent son atmosphère. Puis le soleil s'estompe à son tour, blafarde punaise plantée dans le noir de l'espace, il devient un terne pixel emporté dans le bras d'une galaxie spirale, elle-même valsant au sein de l'ultra-lent manège de l'expansion post bigbang. Tant de spirales ! Le meurtre ? La folie ? La mort ? La vie ? Cette vision me frappe si souvent, comme un coup de poing dans mes convictions !

Le ding-dong qui signale l'arrivée d'un email me tire de mes non-pensées, je me redresse, à nouveau en action, au bureau. C'est un email d'un nommé Gary Zhou, de Chine populaire, il souhaite un entretien téléphonique avec la direction de la startup Datwendo concernant une opportunité sur le marché Chinois. Tout en réfléchissant à la manière de lui répondre, machinalement je clique en rafale sur les icônes des

réseaux sociaux, Facebook, LinkedIn, Twitter et fais le tour des fils d'actualité. Je sais que c'est la traduction inconsciente d'une action de fuite. Lorsque je ne trouve pas la solution à un problème ou ne veux pas entreprendre une démarche par pure procrastination.

Mon rythme de travail est totalement sorti des standards et obéit à des règles qui effraieraient un employé de banque. En fait, je me réveille régulièrement la nuit vers quatre heures du matin et là, comme je ne peux retrouver le sommeil, je prends mes lunettes, ouvre mon laptop et fais le tour de ces mêmes réseaux sociaux. Je navigue aussi sur quelques forums techniques où je suis inscrit et parfois laisse des commentaires sur des threads qui sont censés m'intéresser. En général, je 'nocto-travaille' une heure puis le sommeil revient jusqu'à six heures, à ce moment je recommence le même tour des réseaux sociaux et forums. Ensuite ma journée se déroule par à-coups.

Je pense que c'est grave, lié à une névrose ou à un burn-out. Mais pas moyen de casser le rythme. Je me suis inséré dans ce cycle de stress et certaines parties de mon esprit et de mon corps y trouvent du plaisir et le réclament.

Alors que je me décide à répondre à cet asiatique Gary, le carillon de la porte d'entrée résonne. Il doit être un peu plus de neuf heures du matin et tout le lotissement dort, les autres, les actifs, sont partis au travail bien plus tôt.

C'est un petit lotissement perdu dans la grisaille d'une banlieue populaire, occupé par de nombreux retraités et quelques actifs. Un petit carré sur un plan comme il en existe des centaines autour de Paris.

Je descends ouvrir et me retrouve face au voisin de la radio nationale de Chine Populaire qui tient à m'offrir des litchis qu'il a ramenés de son récent voyage au pays. J'accepte, le remercie sans le faire entrer, lui expliquant que tout le monde dort, referme la porte sur son sourire traditionnel option renforcé, puis pose les fruits sur une table afin de me remettre à mon poste sur la chaîne de production Datwendo au plus vite.

J'étais arrivé chez ma mère il y a dix mois, n'ayant plus assez de ressources pour payer un loyer, c'était cela ou coucher sous les ponts. Sans ressources, ruiné, sans revenus je venais garnir les rangs des plus de cinquante ans que la société ne regardait plus dans les yeux. Cela devenait le phénomène sociétal branché de la décennie à tel point que florissaient les romans de jeunes auteurs mettant en scène la vie des diplômés de plus de cinquante ans sans emploi. J'espérais bien rencontrer un de ces 'écrivains' un de ces jours...

Quelques temps après mon arrivée, de nouveaux voisins avaient aménagé dans la maison mitoyenne. Un couple de jeunes chinois fraîchement débarqués de Chine Populaire pour représenter leur radio nationale en France. Ils avaient effectué des travaux pendant deux mois, toujours dans un grand sourire. Je ne les croisais que rarement car nos horaires différaient, mais ils s'avéraient d'une amabilité sans bornes avec ma chère maman. En immersion totale dans mon projet je n'avais pas pris le temps de lier connaissance, n'étant que rarement sur place si ce n'est la nuit.

Je remonte les escaliers quatre à quatre vers mon antre, près de la forge, là où je martèle les rivets et aligne les poutres de l'hypernet de Datwendo. Mais une fois arrivé à mon poste de travail mon élan pour répondre à l'email de Gary Zhou s'est brisé dans un nouveau fracas de questions. Au lieu de me réinstaller à mon bureau, je m'allonge complètement sur le lit en quête de motivation et de confiance.

Pour chasser la tempête dans ma tête, j'essaie de me décontracter le dos. Il me semble depuis toujours que mon épaule droite est plus courte que la gauche et que la cause en est une déformation de la cage thoracique. Certaines de mes côtes me semblent plantées selon un angle anormal dans ma colonne vertébrale, certainement des vertèbres mal positionnées. Chaque fois que ce constat me revient à l'esprit je ressens cette douleur oubliée un temps, telle une pointe enfoncée entre mes omoplates.

Je sais que mon corps va tenter de lui-même de rétablir un semblant d'équilibre en se tortillant autour de cette fichue colonne vertébrale pour essayer de remettre en place l'amas de vertèbres et de côtes en une succession de contractions sélectives des muscles du dos. La seconde suivante, j'entre dans une transe mi-yoga, mi-démence où je me tortille tel un ver coupé en son milieu. Heureusement, personne n'assiste à cette tentative surréaliste de mue. Parfois un craquement retentit dans mon dos, suivi d'une sensation d'apaisement, donnant l'illusion d'un équilibre retrouvé. Mais cela ne dure jamais plus d'une heure.

Heureusement, passé ce délai, mon corps a réagi et injecté les nécessaires drogues anti-stress qui couvrent la douleur.

La pièce mansardée que j'occupe dispose de peu de lumière : une sorte de lucarne placée au pied du lit et un velux sur sa droite, juste au-dessus de mon poste de travail.

Par le velux, quand je suis allongé, j'aperçois un immense HLM de béton, rond. Une vaste roue couchée dont la face est parsemée des multiples fenêtres et balcons. Sur le dessus que je devine, je vois dépasser des casemates qui doivent correspondre aux cages d'escaliers et aux ascenseurs.

La lucarne donne directement sur la barrière de béton d'une autre barre de HLM, celle-là rectiligne, semble se perdre à l'horizon. Toutes les fenêtres y sont fermées avec des stores descendus.

Ma chambre dispose aussi d'une salle de bain intégrée, souvent j'en laisse par mégarde l'éclairage en fonction. Cette lumière diffuse par la porte et crée un reflet jaune terne dans l'entrée, à la gauche du lit. Ce reflet ne me gêne pas quand je suis accroché à mon poste de travail mais, allongé en pleine méditations, il me dérange et m'oblige à me lever pour aller éteindre.

Qui aurait pu penser que j'aboutirais dans cette mansarde, dans ce qui ressemble fichtrement à une fin de course hors délais. Pourtant mon esprit me semble encore emplir de tous les espoirs, de toutes les envies de la jeunesse. Par contre le corps qui l'héberge commence à montrer le poids des ans.

Les années brillantes d'une ancienne vie semblent s'être estompées dans une mémoire lointaine dont percolent de temps à autre quelques gouttes de bonheur. Un temps où mon cœur réservait tous ses battements pour elle, où son sourire et sa vivacité donnait un sens à ma vie. Puis ce fut la déchirure, celle qui me hante souvent : elle est partie, emportant avec elle toute une partie de mes mémoires symbiotiques, toute une profondeur de ma personnalité, des facultés devenues inaccessibles depuis, malgré mes efforts.

Des années ternes qui suivirent, rien n'avait réussi à combler cette faille. Seul surnageait un sentiment de débâcle que j'avais décidé de combattre par une débauche de travail. J'avais bien croisé d'autres yeux, des clairs, des noirs, des formes longues très élancées, d'autres plus rondes mais les esprits qui les habitaient me restaient finalement fermés, volontairement ou non.

Le signal d'un nouvel email entrant me tire de mes sempiternelles pensées : 11h30 déjà !

Vite avant de boucler mon laptop, je réponds à Gary par email et lui propose une réunion téléphone semaine prochaine, puis je me précipite dehors pour entamer une course à travers les transports en commun qui doit me conduire au centre de Paris. Vers un véritable poste de travail où je ne me sentirai pas coincé entre mes vieux cartons, leurs questions, mon lit, une lucarne, un velux et une salle de bain avec machine à café.

Pour maintenir un minimum de fraîcheur dans mes idées, je fuis le plus possible mon asile, préférant perdre deux heures en transports mais gagner la vision d'un monde qui bouge encore qui vit avec ses contradictions. Je hante donc les lieux de Paris où l'on peut trouver de quoi brancher son PC et le connecter à internet : bibliothèques et bars Wifi, avec une fixation sur la bibliothèque François Truffaut ou le bar du Forum des Images, tous deux au Forum des Halles, ou encore la Grande Bibliothèque François Mitterrand le long de la Seine.

Dans ces lieux je croise de nombreux fantômes, mes clones-zombies : bientôt la soixantaine, rasés de deux jours, un peu rondouillards ou très maigres, souvent voutés, les corps cabossés, les traits tirés, habillés simplement, calmes, l'air toujours un peu tristes. Ces rencontres renforcent ma volonté de m'en sortir grâce à Datwendo et mon envie de me plonger dans des concepts compliqués qui éloigneront mes pensées de ce que j'appelle 'l'effet machine à laver'.

Là, je travaille quelques heures en mode travailleur-itinérant pour améliorer le code du service de Datwendo dans le Cloud. Ensuite je me jette à nouveau dans les transports pour un retour via la gare de Saint-Denis vers ma chambre-bureau-forge-terrier. Arrivé dans l'antre, je procède au déploiement de mon travail de la journée dans le Cloud car, bien qu'en banlieue populaire, donc à faible bande passante, le réseau y est de meilleure qualité que dans les bars et bibliothèques. Cette tâche assez longue demande un minimum de débit internet pour expédier les nouvelles versions. Je m'active ensuite à différentes tâches de maintenance et de réparation : examen de tous les fichiers de log, correction des erreurs, puis je bascule à nouveau en mode amélioration ou ajout de nouvelles fonctionnalités. Je travaille ainsi jusqu'à une heure du matin, parfois deux heures si je rencontre des difficultés. Les développeurs en Europe

préfèrent souvent travailler la nuit car les principaux forums techniques tenus par des sociétés américaines y sont plus réactifs du fait du décalage horaire. La nuit on obtient des réponses dans l'heure qui suit, le jour il faut attendre de douze à vingt heures.

Ensuite, dans la vraie nuit, je rêve. Enfermé entre ma chambre, les transports et internet, les rêves sont une évasion d'un bon rapport qualité-prix. Souvent j'y retrouve une même série d'histoires freudiennes, imprégnées d'un message que je ne réussis pas à interpréter. Mais elles restent plus positives que mon quotidien. Ce sont les souvenirs de cascades de feux de Bengale par une nuit amoureuse d'été au Champ de Mars, ceux de mon ancienne bibliothèque où j'entreposais mes livres favoris et qui emplit maintenant de cartons de déménagement les trois quarts de mon asile, ou encore ce sont les images de films dans lesquels une planète télescope poétiquement la Terre. Parfois aussi, je me retrouve dans le train du délire né de mes nuits à pianoter, enfiévré, le code de Datwendo sur le coup de quatre heures du matin.

Depuis plus de dix mois mes journées et mes nuits s'enchaînent ainsi sans samedi ni dimanche, et malgré tous mes efforts la startup ne réussit pas à générer le chiffre d'affaire nécessaire à son décollage. La crise est si rude, sans aucune pitié, sans aucun répit que les gens ont répudié la notion de prise de risque.

Mon associé et moi avons décidé de faire un point et de tirer la conclusion des derniers résultats opérationnels lors d'un rendez-vous au bar du Forum des Images. Je crains que les faits ne nous obligent à plier le projet.